

Inlandse tabak. Expansie en contractie van een handelsgewas in de 17de en 18de eeuw in Nederland [H.K. Roessingh]

Autor(en): **Janssens, Paul**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **27 (1977)**

Heft 4

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

steht über das anekdotische Portrait Rudolfs als «Bürgerfreund» hinaus das Bild eines Königs, der «die emporkommende Schicht des Bürgertums erstmals systematisch mit Energie und Erfolg in die Reichspolitik einbezog» (S. 203), eine Bewertung, die die Tätigkeit Rudolfs doch wohl allzusehr auf dessen bewusste und zielstrebige Initiative zurückführen dürfte.

Sind in diesem Buch auch keine umwälzenden Erkenntnisse gewonnen worden, so liegt sein besonderes Verdienst doch darin, die Bedeutung der Städte für die rudolfinische Politik deutlich hervorgehoben und diesen wichtigen Aspekt systematisch und in einem Gesamtüberblick bearbeitet und bewältigt zu haben, der es erlaubt, die Geschichte der zahlreichen mit-erfassten schweizerischen Städte in Relation mit der gesamten Entwicklung zu sehen. Dem Buch sind neben verschiedenen nützlichen Übersichten vier Karten und in verdienstvoller Weise Orts-, Personen- und Sachregister beigegeben.

Basel

Guy P. Marchal

H. K. ROESSINGH, *Inlandse tabak. Expansie en contractie van een handelsgewas in de 17de en 18de eeuw in Nederland*. Wageningen, A.A.G. Landbouwhogeschool, 1976. In-8°, 594 p., tableaux, graphiques, photos et ill., annexes (*A.A.G. Bijdragen*, 20).

La culture indigène du tabac comme plante commerciale a débuté aux Provinces-Unies entre 1610 et 1620. Il s'agit bien là d'une innovation agricole. Au départ, la culture était encouragée par les marchands et les manufacturiers de tabac d'Amsterdam. La production indigène leur permettait d'entretenir des réserves, de manière à stabiliser le prix des tabacs d'outre-mer sur le marché d'Amsterdam. Les premiers à entreprendre aux Pays-Bas la culture du tabac autour des petites villes du Centre et de l'Est appartenaient à la classe urbaine dirigeante, à la riche bourgeoisie ou à l'aristocratie foncière, qui tous avaient des attaches avec le monde agricole en même temps que des relations commerciales. Quelques fermiers importants, ayant une certaine éducation et le sens des affaires, suivirent le mouvement et finalement les petits paysans l'adoptèrent à leur tour. Cette filière qui, du marchand à l'agriculteur, passe par l'intermédiaire de la bourgeoisie ou de l'aristocratie foncière, se retrouve dans d'autres pays de l'Europe occidentale. L'adoption et la diffusion du tabac eurent lieu à un rythme bien plus élevé que celui généralement attribué au secteur agricole dans une société pré-industrielle. L'explication doit en être recherchée autant dans les caractéristiques de l'innovation elle-même, que dans la structure de la société, là où l'introduction et la diffusion réussirent. Par ailleurs, le développement de l'horticulture néerlandaise amena différentes améliorations à la culture du tabac. Les plus importantes furent incontestablement l'introduction, après 1635, de châssis, permettant d'avancer les semis, l'usage de haies, ou, mieux encore, de haricots à rames servant de paravent entre

les parcelles, et la construction, après 1660, de granges de séchage munies de volets de ventilation orientables. Toutes ces innovations favorisèrent l'expansion de la culture du tabac au XVII^e siècle. Au siècle suivant la méthode « hollandaise » était considérée comme la mieux adaptée à la culture du tabac dans les régions septentrionales et le mercantilisme suédois, soucieux de propager cette culture, y eut recours.

Il ressort des thèses récentes de A. M. van der Woude (*Het Noorderkwartier*) et de J. A. Faber (*Drie eeuwen Friesland*) que les provinces maritimes hollandaises et frisonnes ont connu, après le milieu du XVII^e siècle, une nette stagnation démographique, suivie d'un déclin prononcé. Au même moment, la croissance de la population rurale du Centre et de l'Est, plus forte que jamais, débordait les moyens de subsistance. Sous l'effet d'une pression démographique accentuée, les petites entreprises agricoles souffraient d'un sous-emploi chronique. C'est pourquoi une culture comme celle du tabac, qui ne nécessitait pas d'investissements importants mais exigeait par contre une main-d'œuvre abondante, était appelée à une large diffusion. Le travail s'étalait sur toute l'année et convenait parfaitement aux femmes et aux enfants. La famille toute entière pouvait donc participer aux travaux durant une grande partie de l'année, ce qui correspondait entièrement aux valeurs socio-culturelles concernant la famille et l'entreprise agricole familiale.

Considérée à long terme, la culture du tabac se développa en période de dépression agraire, à partir du milieu du XVII^e siècle. A partir du moment où le prix du froment, du seigle ou du blé noir baissait davantage que celui des produits artisanaux, des salaires, des impôts, des rentes, etc., de nombreux petits paysans se retrouvaient dans une situation économique menaçante : une pénurie de liquidités sans cesse croissante rendait le paiement des rentes, des impôts et des achats malaisé. Cette pénurie monétaire, jointe à la pression démographique rurale, favorisaient l'une et l'autre une reconversion à la culture du tabac, produit monnayable utilisant une main-d'œuvre abondante. La baisse du prix des céréales renversait d'ailleurs également le rapport des coûts entre la culture du blé et celle du tabac, tandis que la généralisation du métayage réduisait au minimum les risques encourus par les petits paysans en cultivant le tabac : le propriétaire foncier assurait la fumure, avançait les fonds de subsistance et se chargeait des ventes. A une population rurale vouée à la pauvreté, la culture du tabac offrait ainsi une solution de rechange. Même des fermiers plus importants se laissaient séduire par le rapport de prix favorable au tabac. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le prix des céréales se rétablit ; de nombreux fermiers abandonnèrent dès lors la culture du tabac au profit du blé. D'autre part, l'introduction à cette époque de la pomme de terre offrait non seulement un aliment peu coûteux aux ménages paysans, mais ouvrait également de nouvelles perspectives au petit agriculteur. Tout cela entraîna une récession marquée dans la culture du tabac, qui se limita aux alentours de

certaines villes et aux régions où la production était économiquement la plus favorable.

Au XVIII^e siècle, le marché mondial du tabac, d'origine coloniale aussi bien qu'européenne, se trouvait à Amsterdam. En outre, le mouvement d'importation et d'exportation favorisa le développement en Hollande, et plus particulièrement à Amsterdam, d'une industrie manufacturière considérable. La filature ou le hachage du tabac permettait le mélange du tabac colonial anglais et de la feuille indigène. Celle-ci – beaucoup moins chère, mais d'une qualité moindre – servait au rembourrement, tandis que la robe était constituée de feuilles de qualité supérieure en provenance de Virginie. Ce produit se vendait le cas échéant comme «tabac espagnol» ou comme «tabac de Virginie pur», une méthode commerciale hollandaise fort lucrative. Sur les marchés extérieurs, ces mélanges hollandais rivalisaient aisément avec les tabacs de Virginie ou avec les tabacs espagnols, meilleurs mais beaucoup plus chers. Dans la Baltique surtout, la demande de tabac hollandais à fumer ou à mâcher était importante. A la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, l'évolution du rapport des prix entre le tabac hollandais indigène et le tabac britannique d'origine coloniale favorisait les manufactures hollandaises. En effet, durant les guerres maritimes prolongées et impitoyables de 1688 à 1714, le prix du tabac de Virginie doubla et se maintint jusque vers 1720; le prix du tabac hollandais au contraire n'augmenta que lentement. Cet écart de prix croissant, de plus en plus avantageux, encourageait le mélange. Le produit le moins cher incorporait un tiers de tabac indigène. La demande émanant des manufactures hollandaises constituait d'autre part un coup de fouet pour la culture indigène. C'est ainsi que la Hollande réussit à évincer les Anglais de la Baltique, en inondant le marché de tabacs – manufacturés ou non – à un prix hors concurrence.

A partir de 1720, mais surtout après 1750, la tendance séculaire se renversa. Tout d'abord, les modifications intervenues dans le rapport des prix entre le tabac et les céréales découragèrent la culture du tabac. D'autre part, l'expansion générale du commerce colonial britannique tout au long du XVIII^e siècle abaissait également le prix du tabac de Virginie, offert en quantité croissante sur le marché mondial. De ce fait, la feuille de tabac indigène perdait de son attrait pour les fileurs et les hacheurs de tabac d'Amsterdam. Enfin, le tabac manufacturé hollandais se heurtait dans un nombre croissant de pays européens à des tarifs protectionnistes. Dès lors l'inévitable déclin industriel des Provinces-Unies s'étendit aux manufactures de tabac. C'est pourquoi l'exportation hollandaise de tabac se modifia au cours du XVIII^e siècle: avant 1720, l'exportation consistait principalement en tabac manufacturé, mais progressivement les Provinces-Unies se reconvertirent en exportateurs de matière première.

En dépit du déclin, au XVIII^e siècle, des filatures et des hachoirs d'Amsterdam, le tabac indigène parvint néanmoins à se maintenir encore un certain

temps. Ceci était dû pour une part à l'exportation de matières premières et d'autre part à la popularité croissante du tabac à priser, entraînant une hausse des prix. La feuille hollandaise se prêtait particulièrement à cette culture, et les planteurs adaptèrent leurs méthodes en conséquence, par exemple en utilisant davantage de fumier. Cependant, la culture du tabac était également encouragée dans d'autres pays européens. En conséquence, indépendamment du tabac de Virginie, la concurrence avec le tabac européen bon marché devenait plus dure. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le tabac de Virginie commençait à surpasser le tabac européen tant par la baisse des prix que par le volume de la production. La concurrence d'antan était révolue. La culture du tabac hollandais ne reprenait plus que momentanément en temps de guerre, lorsque l'approvisionnement en provenance de Virginie ou du Maryland était interrompu, ce qui entraînait une flambée des prix, tel que durant la guerre d'indépendance des Etats-Unis ou les guerres napoléoniennes. Durant ces périodes de prix élevés, nous constatons une augmentation immédiate des surfaces cultivées.

La thèse de H. K. Roessingh – la dernière émanant de la génération des collaborateurs immédiats de Slicher van Bath – fait honneur à la réputation de l'école de Wageningen. Elle s'en distingue cependant d'une double manière: tout d'abord, par la substitution d'un secteur de production à la délimitation régionale traditionnelle; ensuite et par conséquence, en privilégiant légitimement l'activité économique au détriment des aspects démographiques et sociaux. D'autre part, Roessingh se montre particulièrement préoccupé de méthodologie: l'ensemble des théories concernant la diffusion d'innovations est systématiquement passé en revue. Le contraste entre l'indigence de ces théories et la subtilité de l'analyse historique entreprise par Roessingh n'en est que plus frappant.

Ces tendances nouvelles laissent présager un développement ultérieur fécond de l'école de Wageningen.

Bruxelles

Paul Janssens

FRANCO VENTURI, *Settecento riformatore. II. La chiesa e la repubblica dentro i loro limiti (1758-1774)*. Torino, Einaudi, 1976. In-8°, XVII + 355 p.

A sette anni di distanza dall'importante volume dedicato al movimento riformatore del Settecento italiano, Franco Venturi ci ripresenta in questo secondo tomo un altro grande affresco, che riguarda un quindicennio ben delimitato, in cui si colgono le nuove istanze laiche che sempre più prepotentemente vanno emergendo, mutando i tradizionali rapporti tra cultura e formazione laica e quelle clericali, liberando forze e idee a lungo represses o sopite, rompendo una secolare soggezione culturale e psicologica in cui lo spirito laico era rimasto invischiato e quasi paralizzato, incapace di scuotersi, di reagire al pensiero e all'azione scaturiti dalla Controriforma. E se nel primo tomo il sottotitolo (*Da Muratori a Beccaria*), ponendo